

Michel-Louis COSNIL

AMÉRICAINS A LA BIENNALE

Il fut un temps où l'originalité du mouvement artistique américain était d'autant plus sensible qu'elle régnait seule. L'outrance sans frein de l'expressionnisme abstrait de l'école de New York et son extraordinaire dynamisme n'avaient pas de peine à se signaler à l'attention d'un public qui en était encore, en Europe, à s'interroger sur le bien-fondé de l'expérience abstraite. Franz Kline, par son envergure et son austérité du noir-et-blanc, reléguait palette et chevalet au magasin des accessoires. Pollock, littéralement « abîmé » dans la peinture, penché comme un derviche en transe sur son châssis couché à terre, éclaboussait de son « dripping » ceux qui ne s'ehardissaient pas au-delà de l'impressionnisme-moins-le-sujet. L'Amérique avait le privilège de l'audace.

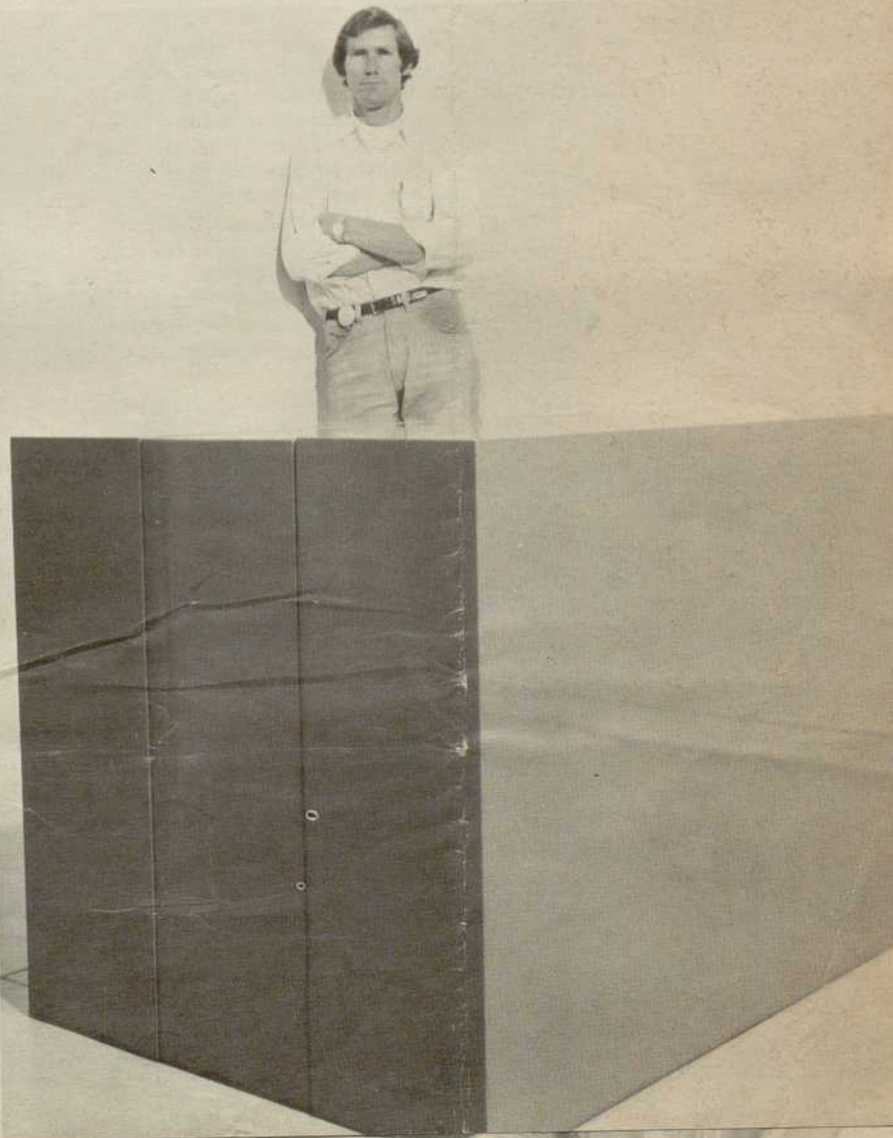
Ces conditions ont changé. Le rythme des explorations plastiques chaque jour plus déroutantes s'est vertigineusement accéléré ces dernières années à Londres comme à New York, à Paris comme à Londres. L'insurrection générale du « pop », l'adoption, dans un sens d'abord dérisoire puis sérieux, de nouvelles technologies et de nouveaux matériaux, l'irruption de la troisième dimension dans l'atelier même du peintre et la confusion progressive des disciplines, la théâtralisation du tableau par le « happening », la mise en branle du « hard edge » par le cinétisme partout conquérant, et pour finir le succès de la notion — d'ailleurs foncièrement américaine dans son origine — d'« environnement » : tels sont les aspects marquants d'une remise en question générale au sein de laquelle les processus de consécration sont désormais si expéditifs qu'on n'a plus toujours le temps de distinguer au passage ce qui est sérieux de ce qui est dément, et les phénomènes de contamination si rapides que les leaders, qu'ils soient anglais, français ou américains, ne distancent jamais bien longtemps le gros de la troupe internationale.

De cette profusion, de cette surenchère du « jamais vu », la V^e Biennale des jeunes artistes de Paris, qui s'est ouverte fin septembre sur la colline

de Chaillot, porte un témoignage un peu confus sans doute, mais stimulant. Dans un tel contexte, la participation des peintres américains ne peut s'imposer de la même façon que l'exubérance agressive des « action painters » new-yorkais des années 1950. Les quatre artistes sélectionnés par le Musée de Pasadena n'auront cependant aucun mal à susciter réactions et commentaires, car même s'ils substituent une provocation de sang-froid à l'ébullition chaleureuse et gestuelle de leurs aînés, leur radica-

lisme ne passera pas inaperçu. Leur présentation renseigne sur des courants d'ailleurs peu connus en France et qui, dans la Californie du Sud, équilibrent les expressions plus fortes à certains égards et moins raffinées en faveur dans les grandes métropoles de la côte atlantique, sans pour autant s'aligner sur le registre orientalisant qui a fait le succès de l'Ecole du Pacifique : Pasadena — c'est-à-dire pratiquement Los Angeles — est à des milliers de kilomètres de New York, sans être pour autant un

McCRACKEN FABRIQUE DES VOLUMES A REFLETS OU SE MIRE BARBARA BERMAN (EN HAUT).



(Photos Sheedy & Long.)